

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

P.U.F. | *Revue philosophique de la France et de l'étranger*

2013/5 - Tome 138
pages 99 à 152

ISSN 0035-3833

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-philosophique-2013-5-page-99.htm>

Pour citer cet article :

« Analyses et comptes rendus »,
Revue philosophique de la France et de l'étranger, 2013/5 Tome 138, p. 99-152. DOI : 10.3917/rphi.131.0099

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Vincent Citot, *Le Paradoxe de la pensée*, Paris, Le Félin, 2010, 216 p., 12 €.

L'auteur de ce petit livre alerte et clair décrit les conditions de la pensée philosophique, qu'il définit, à la manière d'Alain, comme une activité critique du jugement toujours en éveil. Il prend parti pour un « scepticisme dynamique » inspiré de Montaigne. Il est agréable de voir que l'auteur se réclame de la philosophie réflexive à la française – celle de Lachelier, Lagneau, Alain – et ne s'en laisse pas conter par les pensées hypercritiques qui ont dominé la philosophie française depuis un demi-siècle, mais il est dommage de constater que le scepticisme reste l'horizon indépassable. Certes, on suppose qu'il admet savoir qu'il y a des tables et des chaises, et que son scepticisme porte sur la possibilité d'une connaissance des raisons des choses. Mais, s'il veut assurer la fermeté de la pensée, pourquoi ne souscrit-il pas au dogmatisme au sujet des principes de la raison ? P. 62, il cite Benda (citant lui-même Renouvier) : « la croyance en la raison est un acte de foi », et rejette ce rationalisme dogmatique en s'en tirant par une pirouette : « le philosophe fait métier de penser, non de croire ». Mais la thèse de Benda ne revient pas à affirmer le primat de la croyance sur le savoir. Elle revient à dire que l'on sait, mais que l'on ne peut justifier, autrement que par un arrêt dogmatique, les principes de la raison. Cela ne condamne en rien le rationalisme, sauf si l'on admet la prémisse selon laquelle il doit y avoir toujours un fondement absolu, principe que les sceptiques partagent avec les théologiens.

Pascal ENGEL

Lorraine Daston & Peter Galison, *Objectivité*, traduction de Sophie Renaut et Hélène Quiniou, Dijon, Les presses du réel (coll. « domaine Fabula »), 2012, 576 p. (22 illustrations en c. et 125 en n/b), 28 €.

La traduction française de cet ouvrage important, initialement publié en 2007, est bienvenue. Historiens des sciences, de l'art et de la philosophie, Lorraine Daston et Peter Galison réalisent une véritable co-écriture d'un livre dont l'objet est ambitieux : une histoire de l'objectivité. Un tel objet se place d'emblée au sein d'une certaine vision de l'histoire des sciences et de l'épistémologie (d'ailleurs définie comme l'étude philosophique des obstacles au savoir). Premièrement, on renonce à en faire une analyse conceptuelle. En effet, il n'est pas évident qu'elle soit un concept « abstrait, intemporel et monolithique ». Si elle est un concept, elle ressemble moins à une « sculpture en bronze » qu'à « un bricolage improvisé de pièces détachées ». Et une telle analyse ne saurait conduire à une définition satisfaisante de l'objectivité du fait des glissements trop faciles de l'usage commun entre différents sens ontologiques, épistémologiques, méthodologiques et moraux, tout comme elle ne permettrait pas de « comprendre comment elle est devenue ce qu'elle est ».

Deuxièmement, si l'objectivité a une histoire, c'est qu'elle n'est pas la seule et unique *vertu épistémique* qui caractérise la science. À distinguer de la vérité et de la certitude, elle n'a pas toujours occupé la place centrale dans les vertus épistémiques. Ce qui est ici appelé objectivité est ce qui a fait converger différents aspects qui n'ont pas toujours été unifiés (« détachement émotionnel, appareils d'enregistrement automatique des données, recours à la quantification, croyance en une réalité indépendante des observateurs humains ») et qui naît au milieu du XIX^e siècle. Elle est en

concurrence avec deux autres vertus épistémiques auxquelles deux chapitres sont consacrés : avant elle, « la vérité d'après nature » et après elle, « le jugement exercé ». Ces deux chapitres en encadrent trois autres portant sur l'objectivité : « l'objectivité mécanique », « le soi scientifique » et « l'objectivité structurale ». Un dernier chapitre analyse le nouvel *ethos* qui émerge dans le contexte de la fusion contemporaine de la science et de l'ingénierie (« De la représentation à la présentation »).

En parlant de *vertu épistémique* et non pas de *paradigme* ou d'*épistémè*, les auteurs font premièrement le choix d'une histoire qui n'est ni linéaire ni révolutionnaire : les vertus peuvent coexister et s'agréger, elles sont des champs dynamiques « où l'arrivée d'un nouveau corps reconfigure et façonne les précédents et *vice versa* », et « où chacun des éléments continue à jouer et interagir les uns avec les autres ». Deuxièmement, ils considèrent qu'il y a une certaine normativité inhérente à la science, ou plutôt que nos représentations épistémiques ne sont pas dissociables de nos pratiques scientifiques. En effet, la science est porteuse d'un « ensemble de valeurs et de pratiques durement acquises, et qui constitue une règle de conduite scientifique », l'objectivité étant elle-même un « code de valeurs au service du Vrai et non seulement du Bien ». Ce souci d'une épistémologie qui tienne compte de la pratique scientifique s'inscrit dans le courant du « nouvel expérimentalisme » dont Galison est l'un des représentants.

C'est alors en se fondant sur l'analyse des manières de pratiquer la science et du type de scientifique qu'il faut être pour la pratiquer que cette histoire de l'objectivité (« en bras de chemise ») est réalisée. Les auteurs se centrent sur les *images scientifiques*, la technique la plus ancienne et la plus répandue, et plus précisément encore sur les *atlas scientifiques*. Ces derniers, à la croisée des pratiques et des théories, « des périodes et des disciplines, fixent les normes d'observation et de description des phénomènes » et sont les plus révélateurs des différentes formes d'expression des vertus épistémiques. Les atlas sont en outre des objets qui résultent d'une forme d'« empirisme collectif » : ils supposent, dans le même mouvement qu'ils suscitent, des communautés de scientifiques.

Cet ouvrage, qui défend des thèses stimulantes, est également intéressant pour son style d'épistémologie historique. Assez représentatives de ce qui se pratique dans les institutions respectives d'appartenance de ces deux auteurs, la méthode mise en œuvre et la facilité avec laquelle ils voyagent d'une discipline à une autre (histoire de l'art et de la philosophie, épistémologie, sociologie des sciences, etc.) ont l'envergure de l'objet abordé, qui requiert des perspectives croisées. Daston et Galison offrent ici un style qui leur est propre et qui témoigne d'une innovation stimulante à la fois dans la manière d'articuler histoire et épistémologie et dans la façon d'élargir le champ de l'épistémologie et de l'histoire des sciences en convoquant d'autres domaines.

Élodie GIROUX

Jacques Schlanger, *Savoir être et autres savoirs*, Paris, Hermann, 2009, 137 p., 24,50 €.

Pour l'auteur, qui a déjà écrit plusieurs essais dans les mêmes eaux, la conception du savoir dont discutent la plupart du temps les théoriciens de la connaissance et les psychologues de la cognition est fondamentalement